VALENTINE GOBY

Kinderzimmer

roman



PRIX DES LIBRAIRES
2014

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

"Je vais te faire embaucher au Betrieb. La couture, c'est mieux pour toi. Le rythme est soutenu mais tu es assise. D'accord ?

– Je ne sais pas.

– Si tu dis oui c'est notre enfant. Le tien et le mien. Et je te laisserai pas.

Mila se retourne :

– Pourquoi tu fais ça ? Qu'est-ce que tu veux ?

– La même chose que toi. Une raison de vivre."

En 1944, le camp de concentration de Ravensbrück compte plus de quarante mille femmes. Sur ce lieu de destruction se trouve comme une anomalie, une impossibilité : la Kinderzimmer, une pièce dévolue aux nourrissons, un point de lumière dans les ténèbres. Dans cet effroyable présent une jeune femme survit, elle donne la vie, la perpétue malgré tout.

Un roman virtuose écrit dans un présent permanent, quand l'Histoire n'a pas encore eu lieu, et qui rend compte du poids de l'ignorance dans nos trajectoires individuelles.

VALENTINE GOBY

Valentine Goby est née en 1974. Ce livre majeur est son huitième roman. Depuis 2002 elle compose simultanément une œuvre importante pour la jeunesse.

DU MÊME AUTEUR

LA NOTE SENSIBLE, roman, Gallimard, 2002 ; Folio n° 4029.
SEPT JOURS, roman, Gallimard, 2003.
L'ANTILOPE BLANCHE, roman, Gallimard, 2005 ; Folio n° 4585.
PETIT ÉLOGE DES GRANDES VILLES, Gallimard, 2007 ; Folio n° 4620.
L'ÉCHAPPÉE, roman, Gallimard, 2007 ; Folio n° 4776.
QUI TOUCHE À MON CORPS JE LE TUE, roman, Gallimard, 2008 ; Folio n° 5003.
DES CORPS EN SILENCE, roman, Gallimard, 2010.
MÉDUSES, récit, Éditions Jérôme Millon, 2010.
BANQUISES, roman, Albin Michel, 2011 ; Le Livre de poche, 2013.

LITTÉRATURE JEUNESSE

MANUELO DE LA PLAINE, roman, Gallimard, 2007 ; Folio junior n° 1440.
BONNES VACANCES !, collectif, Gallimard, "Scripto", 2003.
DE L'EAU DE-CI DE-LÀ, collectif, Gallimard, "Scripto", 2004.
VA Y AVOIR DU SPORT, collectif, Gallimard, "Scripto", 2005.
LE RÊVE DE JACEK DE LA POLOGNE AUX CORONS DU NORD, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2007.
LE CAHIER DE LEÏLA DE L'ALGÉRIE À BILLANCOURT, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2007.
ADAMA OU LA VIE EN 3D DU MALI À LA SEINE-SAINT-DENIS, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2008.
LE SECRET D'ANGELICA DE L'ITALIE AUX FERMES DU SUD-OUEST, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2008.
THIÊN AN OU LA GRANDE TRAVERSÉE DU VIETNAM À PARIS XVIII, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2009.
CHAIMA ET LES SOUVENIRS D'HASSAN DU MAROC À MARSEILLE, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2009.

JOÃO OU L'ANNÉE DES RÉVOLUTIONS DU PORTUGAL AU VAL-DE-MARNE, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2010.
ANOUCHE OU LA FIN DE L'ERRANCE DE L'ARMÉNIE À LA VALLÉE DU RHÔNE, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2010.
ANTONIO OU LA RÉSISTANCE, DE L'ESPAGNE À LA RÉGION TOULOUSAINE, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2011.
LYUBA OU LA TÊTE DANS LES ÉTOILES, LES ROMS DE LA ROUMANIE À L'ÎLE-DE-FRANCE, Autrement Jeunesse, "Français d'ailleurs", 2012.
LE VOYAGE IMMOBILE, roman, Actes Sud Junior, coll. "D'une seule voix", 2012.
UNE PREUVE D'AMOUR, roman, Thierry Magnier, 2013.
LE MYSTÈRE DE HAWA'A, album jeunesse, Albin Michel Jeunesse, 2013.

Photographie de couverture :
© Sandra Cunningham/Arcangel images

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02409-3

VALENTINE GOBY

Kinderzimmer

roman

ACTES SUD

Pour Jean-Claude Passerat,
Guy Poirot, Sylvie Aymler,
enfants de Ravensbrück.

Pour Marie-Jo Chombart de Lauwe,
puéricultrice de la Kinderzimmer
de Ravensbrück,
infatigable militante.

CHANTECLER. – *Tiens, les entends-tu maintenant?*
LA FAISANE. – *Qui donc ose?*
CHANTECLER. – *Ce sont les autres coqs.*
LA FAISANE. – *Ils chantent dans du rose…*
CHANTECLER. – *Ils croient à la beauté dès qu'ils peuvent la voir.*
LA FAISANE. – *Ils chantent dans du bleu…*
CHANTECLER. – *J'ai chanté dans du noir.*
Ma chanson s'éleva dans l'ombre la première.
C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.

Edmond Rostand,
Chantecler, acte II, scène 2.

PROLOGUE

Elle dit mi-avril 1944, nous partons pour l'Allemagne.

On y est. Ce qui a précédé, la Résistance, l'arrestation, Fresnes, n'est au fond qu'un prélude. Le silence dans la classe naît du mot Allemagne, qui annonce le récit capital. Longtemps elle a été reconnaissante de ce silence, de cet effacement devant son histoire à elle, quand il fallait exhumer les images et les faits tus vingt ans ; de ce silence et de cette immobilité, car pas un chuchotement, pas un geste dans les rangs de ces garçons et filles de dix-huit ans, comme s'ils savaient que leurs voix, leurs corps si neufs pouvaient empêcher la mémoire. Au début, elle a requis tout l'espace. Depuis Suzanne Langlois a parlé cinquante fois, cent fois, les phrases se forment sans effort, sans douleur, et presque, sans pensée.

Elle dit le convoi arrive quatre jours plus tard.

Les mots viennent dans l'ordre familier, sûrs, elle a confiance. Elle voit un papillon derrière la vitre dans les branches de platane ; elle voit couler la poussière dans la lumière oblique rasant les chevelures ; elle

voit battre le coin d'un planisphère mal scotché. Elle parle. Phrase après phrase elle va vers l'histoire folle, la mise au monde de l'enfant au camp de concentration, vers cette chambre des nourrissons du camp dont son fils est revenu vivant, les histoires comme la sienne on les compte sur les doigts de la main. C'est aussi pourquoi elle est invitée dans ce lycée, l'épreuve singulière dans la tragédie collective, et quand elle prononcera le mot Kinderzimmer, tout à l'heure, un silence plus dense encore tiendra la classe comme un ciment. Pour l'instant, elle est juste descendue du train, c'est l'Allemagne, et c'est la nuit.

Elle dit nous marchons jusqu'au camp de Ravensbrück.

Une fille lève la main. À ce moment du récit ce n'est pas habituel. Une main levée comme un signal, une peau très pâle, et dans le sourcil droit, un minuscule anneau rouge. La main levée déroute Suzanne Langlois, le récit bute contre la main, une main sur sa bouche, et se fragmente.
La fille demande si Suzanne Langlois avait entendu parler de Ravensbrück en France, avant le départ.
Suzanne Langlois dit j'ai su qu'il y avait des camps, c'est tout.
Et dans le train pour l'Allemagne, elle connaissait la destination ?
— Non.
— Alors quand vous avez compris que vous alliez à Ravensbrück ?
Suzanne Langlois hésite, et puis : je ne sais pas. De toute façon elle n'aurait pu *comprendre* qu'elle allait à Ravensbrück, quand bien même elle aurait su ce

nom il n'aurait évoqué qu'un assemblage de sons gutturaux et sourds, ça n'aurait eu aucun sens avant d'y être, avant de le vivre.
— Alors, vous ne saviez pas où vous étiez ?
Suzanne Langlois sourit, hésite, puis : non.

Elle ajuste son châle. Elle essaie de reprendre, de convoquer le mot qui doit surgir à ce point du récit. Les trente garçons et filles de dix-huit ans la fixent, attendent. Et c'est comme une écharde dans le gras de la paume. Une gêne infime, une pointe mauve qui passerait inaperçue si la chair n'était pas si lisse, si régulière autour. Cette question de la fille. Quand est-ce que j'ai su, pour Ravensbrück. Quand ai-je entendu le mot Ravensbrück pour la première fois. Personne avant n'a posé cette question, il a fallu cette fille à la peau blanche percée d'un anneau rouge. Elle cherche, dans ses images internes, au-delà du planisphère corné, du papillon, de la diagonale de lumière, un panneau sur la route qui conduit au camp, un poteau, une inscription frontale, ou une voix pour prononcer ce mot : Ravensbrück. Mais rien n'est inscrit, nulle part, rien n'est dit dans le souvenir. Le camp est un lieu qui n'a pas de nom. Elle se rappelle Charlotte Delbo, la poète. Les mots de Charlotte évoquant Auschwitz, *un lieu d'avant la géographie*, dont elle n'a su le nom qu'après y avoir passé deux mois.
— En fait, reprend la fille, vous ne saviez rien ce jour-là ? Vous n'en saviez pas plus sur Ravensbrück alors, que nous maintenant ?
Et après un silence la femme répond : oui, peut-être. Suzanne Langlois n'en revient pas, d'une telle proximité entre une fille de terminale et la jeune femme

qu'elle était au seuil du camp, à peine plus âgée. L'ignorance, ce serait l'endroit où se tenir ensemble, la fille et elle ; le lieu commun, à soixante ans de distance.

En vérité la phrase de tout à l'heure, *nous marchons jusqu'au camp de Ravensbrück*, est impossible. Marcher depuis la gare et connaître la destination, ça n'a pas existé pour Suzanne Langlois. Il y eut d'abord cette route, parmi les sapins hauts et les villas fleuries, parcourue sans savoir ; et seulement plus tard, mais quand, une fois le chemin arpenté, le nom de Ravensbrück. Dans les classes et ailleurs depuis trente ans il a fallu tout dire, en bloc, tout ce qu'elle sait du camp, sans souci de sa chronologie personnelle : ce qu'en ont su et dit les autres déportées, les révélations du procès de Hambourg en 1947, les travaux d'historiens, tout agréger, reconstituer pour transmettre, pour combattre la totalité de l'oubli, la béance des archives détruites, et dans l'urgence à dire l'événement, le fouiller, l'épuiser complètement avant la mort, quelque chose a été oublié quand même : elle, Suzanne Langlois. Qui tout au long de la déportation, de la maternité au camp, a été une ligne de front singulière, constamment déplacée, entre ignorance et lucidité, l'ignorance se découvrant sans cesse de nouveaux champs.
Elles sont imprononçables, les phrases habituelles. Ni *nous marchons jusqu'au camp de Ravensbrück*, à cause du nom ignoré. Ni *nous sommes placées en quarantaine*, ce Block n'a de fonction qu'aux yeux des prisonnières anciennes. Ni *à 3 h 30 j'entends la sirène*, car elle n'a plus de montre. Impossible de dire *il y avait une Kinderzimmer, une chambre des nourrissons* : elle

n'en a rien su avant d'y laisser son enfant. Un chagrin monte, qui est un deuil. L'histoire finie n'a plus de commencement possible. Et même s'il y a des images sûres, l'histoire qu'on raconte est toujours celle d'un autre.

À cause de l'écharde dans l'histoire, Suzanne Langlois se tait. Elle rentre chez elle, elle reviendra une autre fois. Ou pas. Ça n'est pas décidé.

Oh, retrouver Mila, qui n'avait pas de mémoire. Mila, pur présent.

I

L'épuisement de Mila devant l'entrée du camp. Ce qu'elle croit être l'entrée du camp, hauts murs ébauchés dans la nuit par-delà les faisceaux braqués au hasard, ses paupières d'un coup baissées et les aiguilles qui, après, trouent la vue. Autour, quatre cents corps de femmes découpés à la torche en fragments phosphore – quatre cents, elle sait, elles ont été comptées à Romainville – nuques, tempes, coudes, crânes, bouches, clavicules. Aboiements d'hommes, de femmes, de chiens, mâchoires, langues, gencives, poils, bottes, matraques au stroboscope. Les flashs, les sons en rafale empêchent Mila de vaciller, la tiennent d'aplomb comme le ferait une salve de mitrailleuse.

Les épaules de Mila, ses vertèbres, ses hanches à vif à cause de la position dans le wagon à bestiaux, allongée sur la tranche ou debout sur un pied pendant quatre jours. Sa langue pierre dans la bouche, une fois elle a penché la tête par la lucarne où les femmes vidaient l'urine, elle a bu la pluie.

Maintenant elle attend devant la barrière. Sa main droite serre la poignée de la petite valise. Dans la valise la photo de son frère arrêté en janvier, vingt-deux ans, la photo de son père devant l'établi rue

Daguerre parmi les ciseaux, les racloirs, les alènes, et aussi les restes d'un colis alimentaire reçu à Fresnes, un chandail, une culotte, une chemise, deux barboteuses tricotées en prison. Elle serre la poignée de la valise, le territoire connu, 40 x 60 cm, la valise et la main de Lisette, pas davantage Lisette qu'elle n'est Mila mais Maria et Suzanne c'était une autre vie. Au-delà ça n'a pas de nom. C'est noir incisé de lames et de projecteurs blancs.

Elle a su qu'elle partait pour l'Allemagne. Elles l'ont toutes su à Romainville. On ne les fusillerait pas, elles étaient déportées, peu le regrettaient alors sauf quelques-unes – fusillée comme un homme, pensez, comme un soldat, un ennemi du Reich, au mont Valérien. Mila avait fait son devoir, c'est ce qu'elle disait, mon devoir, comme on cède sa place à une vieille femme dans l'autobus, naturellement et sans lauriers, en elle nul désir d'héroïsme, et si possible elle ne veut pas mourir. L'Allemagne plutôt qu'une balle en plein cœur. Ça n'est pas un choix, pas une joie, juste un soulagement. Elle quitte les lieux en rang, droite, parmi les quatre cents femmes, sous un soleil grandiose. Du camion débâché au train, des gens se figent le long de la route, la Marseillaise, le pain et les fleurs la portent jusqu'aux rails, jusque dans le wagon, de l'intérieur elle entend chanter les cheminots, et les Allemands furieux pulvériser les vitres de la gare. Pour l'Allemagne, donc, elle a su.

L'Allemagne, c'est Hitler, les nazis, le Reich. Y sont captifs des prisonniers de guerre, des requis du STO, des déportés politiques ; en Allemagne on tue les Juifs ; on tue les malades et les vieillards par piqûre

et par gaz, elle le tient de Lisette, de son frère, du réseau ; il y a des camps de concentration ; elle n'est ni juive, ni vieille, ni malade. Elle est enceinte, elle ne sait pas si ça compte, et si oui de quelle façon.

Où en Allemagne, elle l'ignore. Elle ne sait rien de la distance, ni de la durée du voyage. Arrêts brefs, sans pause, portes ouvertes aussitôt closes dans un fracas de ferraille. De brusques éblouissements, des plaques d'air frais laissent tout juste entrevoir l'alternance du jour et de la nuit, de la nuit et du jour. Trois nuits, quatre jours. À un moment on passe la frontière, forcément. Avant ou après que la tinette pleine de pisse roule dans la paille déjà souillée et que deux femmes se battent aux poings ? Avant ou après que Mila somnole contre le dos de Lisette, le ventre hyper-tendu par-dessus l'utérus minuscule ? Avant ou après que Mila ne puisse plus fermer la bouche par manque de salive ? Juste après le papier jeté sur les rails ? Pas avant le papier ce serait bien, ça lui laisserait une chance de voyager jusqu'au destinataire, trois lignes écrites avec un bout de crayon à Jean Langlois, rue Daguerre à Paris, je vais bien papa je t'embrasse et une pièce pour le timbre dans la feuille froissée. Les décélérations du train cognent dans les poitrines, annoncent potentiellement l'Allemagne, alors des femmes chantent, ou serrent les poings, ou gueulent qu'elles ne descendront pas chez les Boches, ou prient, ou prédisent bientôt un débarquement ; d'autres, épuisées, se taisent ; il y en a qui frappent. Mila écoute. Elle ouvre grands les yeux. Elle cherche un signe. L'Allemagne, ça ne peut pas passer inaperçu. Puis le train accélère sans qu'on sache. Rien ne marque la frontière. C'est un

franchissement silencieux, mais avéré une fois le train stoppé en gare et les femmes jetées hors du wagon : sur le quai, en face, Mila déchiffre en grosses lettres le nom de Fürstenberg. Fürstenberg c'est nulle part, insituable sur une carte, mais c'est l'Allemagne, ça sonne allemand, il n'y a pas de doute. Et tout de suite, les chiens.

On les compte en rang comme à Romainville. Il manque des femmes. Les vivantes se mettent en marche. Quelqu'un tombe. Un fouet claque. Alors les hurlements, les martèlements de souliers, les aboiements se fondent en son homogène, qu'il faut tenir à distance pour mettre un pied devant l'autre, ne pas se laisser atteindre, traverser, épuiser par le bruit, la fatigue est telle. Marcher c'est tout, marcher, garder le cap. La nuit dense caviarde le paysage déjà flouté par le sommeil, la faim, la soif. Par endroits le ciel violet sculpte la masse noire, détoure des branches, des feuilles, ce sont des sapins, des pins, sûrement des aulnes. Parce que son père est menuisier Mila connaît les arbres, les formes des branches, des feuilles, l'odeur des arbres, des résines, de l'écorce grattée. L'odeur enserre la peau, ample comme une forêt. Ne pas se laisser emporter par l'odeur des arbres, l'image de l'atelier du père, du bois coupé, de Paris. Ne pas trébucher, suivre le pas des quatre cents femmes, devant, derrière. Entre les arbres, des maisons à étage toutes éteintes. Puis une trouée vaste, un lac lisse, vernissé sous la lune, luisant du même éclat blanc que les mitraillettes. L'estomac brûle sous la bile pure, Mila inspire, expire, inspire encore, mais la violence des spasmes brise toute volonté : elle s'écarte et vomit sur le sable une

flaque transparente, elle marche en vomissant, les chiens dans les mollets, la main de Lisette étoilée entre les omoplates.

Par les tuyaux de la prison, à Fresnes, Brigitte a dit tu n'as pas de veine avec ces nausées. Dans les tuyaux d'autres voix conversaient d'une cellule à l'autre, un poème, des nouvelles du front russe, des mots d'amour glissés bas – vraiment, des mots d'amour entre un homme et une femme, qu'elles laissaient passer en faisant silence, pour leur donner une chance. Mila n'a jamais vu Brigitte, toutes les deux sont au secret. Brigitte n'a été qu'un son pendant des semaines, mais tendre, fidèle, un rendez-vous du soir, un jour elle a fait passer laine et petites aiguilles à Mila dans un mouchoir noué, au bout d'un fil pendu par la fenêtre. D'où venaient les aiguilles et la laine, Mila ne l'a pas su. Pour compenser le pas de veine des nausées, Brigitte jure ton enfant te protège, je suis sûre, et elle chante une berceuse dans le boyau de plomb, une berceuse espagnole pour l'enfant de Mila, *las hojitas de los árboles se caen, viene el viento y las levanta y se ponen a bailar*, pour l'enfant et pour Mila, qui est comme son enfant, dit-elle. L'ignorance de Mila est sans limites, en elle la grossesse, au-devant l'Allemagne, il faut bien croire quelqu'un ou quelque chose. Mila croit Brigitte, elle n'a pas d'autre idée. Elle est protégée, l'enfant est une chance. Comme dans la chanson, les feuilles soulevées par le vent vont se mettre à danser. Voilà ce qu'elle se dit.

Maintenant les quatre cents femmes passent les barrières et entrent dans le camp. Les chiens, les hurlements, les projecteurs. On est où ici, demandent

des voix, c'est quoi ce merdier. On frappe, on hurle, on compte, on recompte. Elles traversent une place vide, remontent une allée de bâtisses au cordeau puis sont bouclées, ventres contre ventres contre dos, quatre cents femmes moins les mortes, debout dans une seule salle obscure. Quoi rien à boire ? Comment tu dis ? Mais bon Dieu, vous savez où on est ? Oh va te faire foutre ! Les heurts entre les corps. Les orteils piétinés. Les coups sans méchanceté, les excuses lasses, les sourires épuisés, et les coups volontaires pour gagner des places. Les deux rangées de châlits à étages sont confisquées par les premières entrées. Allonge-toi, chuchote Lisette chancelante, vite, avant que le sol soit pris aussi. S'allonger c'est ce qu'elles font, sous une table, serrées, emboîtées, valise sous la nuque, dans la puanteur de pisse, de pied, de sueur. L'endroit n'a pas de nom. Ça inquiète vaguement. Pour l'instant se tenir la main, s'ancrer à fond dans cette seule certitude : la présence de l'autre. Si elles avaient su ce qui vient elles auraient demandé la balle en plein cœur, au mont Valérien ou ailleurs, ou se seraient jetées du train.

Pour Mila rien n'a de nom encore. Des mots existent, qu'elle ignore, des verbes, des substantifs pour tout, chaque activité, chaque fonction, chaque lieu, chaque personnel du camp. Un champ lexical, sémantique complet qui n'est pas de l'allemand et brasse les langues des prisonnières, l'allemand, le russe, le tchèque, le slovaque, le hongrois, le polonais, le français. Une langue qui nomme, quadrille une réalité inconcevable hors d'elle-même, hors du camp, en traque chaque recoin comme un faisceau de torche. C'est la langue concentrationnaire,

reconnaissable de Ravensbrück à Auschwitz, à Torgau, Zwodau, Rechlin, Petit Königsberg, sur tout le territoire du Reich. Nommer, ça va venir, ça vient pour toutes. Le camp est une langue. Cette nuit et les jours à venir vont surgir des images qui n'auront pas de noms, pas davantage que le camp au soir de leur arrivée, comme n'ont pas de noms encore les formes aux yeux d'un nouveau-né. Surgiront aussi des sons sans images : *triangle rouge, organiser*, *transport noir, érysipèle, lapins, cartes roses, NN, [chtoubova], [blocova], [chtrafbloc], [arbaïtsapel], [chmoukchtuc], [ferfugbar], [chlague], [revire], [komando], [yougueuntlagueur], [lagueurplatz], [chvaïneraille], [vachraoum], [aoufchtéheun], [chaïsecolone], [planiroung], [chraïberine], [kèleur], [loïseu]*. L'apprentissage fondamental, ce sera relier le son et l'image. Donner sens aux phonèmes, nommer les formes. Les premières heures c'est impossible, même si raus ! Mila connaît, elle vient de la France occupée, même si à l'exemple des autres femmes, au cri de *[tsoufunfe]* elle s'est mise en rang cinq par cinq sur le quai de Fürstenberg, procédant par imitation – il y en avait bien une, au moins, parmi elles, qui savait l'allemand pour initier le mouvement –, comme à l'heure de son premier sourire, pure copie du sourire de sa mère, une grimace douce dénuée de sens. Le camp est une régression vers le rien, le néant, tout est à réapprendre, tout est à oublier.

D'abord viennent les images. La première suit le hurlement d'une sirène en pleine nuit. Dehors, de l'autre côté de la fenêtre, dans le champ étroit entre les bâtiments, des ombres mouvantes, ployées. Une ombre atteint la baraque, y pénètre. Mila ne regarde

pas le bidon que tire la femme, ni le liquide versé par elle à la file chaotique qui se forme, ni la grimace des visages qui boivent, parfois recrachent le jus noir. Elle fixe la femme. Le visage de la femme. Les os. Les trous des yeux au milieu des os. Le trou de la bouche. L'os du front, les croûtes du front et des oreilles. La femme se baisse, sa robe remonte sur les mollets, Mila voit les jambes. Le bloc de peau congestionnée, l'absence de genoux, de chevilles, le tronc des jambes. Les os du visage ont des jambes sans os. Les plaies des jambes. Le pus jaune clair coule de la chair ouverte, veinée violet comme un marbre fleur de pêcher. Une femme malade, elle pense. Jusqu'à ce que le jour se lève et que d'autres corps passent par-delà la fenêtre, distants mais éclairés, maigres aussi, troués, osseux. Jusqu'à ce que des Françaises déportées depuis plusieurs mois les rejoignent clandestinement dans la baraque, mêmes visages creux, mêmes croûtes, lui viennent en salve les mots de la douleur, abcès, ulcères, lésion, bubon, kyste, ganglion, tumeur, devenus familiers pendant la maladie de sa mère, mais elles, les femmes, disent : *érysipèle*, *plaies d'avitaminose*, *dysenterie*. La femme au bidon de café ersatz et ces déportées françaises ne sont pas des malades, ce sont seulement des prisonnières. Des *[chtuques]*, elles disent en riant, des morceaux, des pièces, comme pièce de machine, pièce de viande. Leurs corps c'est déjà son corps. Leurs jambes ses jambes. Leurs trous leurs os c'est son visage, ses trous. Mila se contemple avec horreur, et c'est sûrement pareil dehors, Polonaises, Allemandes, Hongroises, Tchèques – quarante mille au moins, dit l'une des Françaises. Il y a d'autres images sans nom, des milliers, ainsi cet orifice unique, sans porte, au fond de

la salle, d'où débordent l'urine et la merde, en face d'un lavabo sans eau, mais les chairs de la femme au bidon et des prisonnières françaises sont les plus désolantes : elles campent l'horizon.

Ensuite viennent des mots. Ce sont les prisonnières françaises entrées clandestinement dans la baraque qui les disent. La *[blocova]*, la chef du *[bloc]*, est leur complice – deux mots nouveaux – et le Block est un Block de *quarantaine*. Une prisonnière retrouve sa mère parmi les quatre cents, elle tombe dans ses bras. Les autres se hâtent de parler : c'est le Block 11, elles disent, 11 sur 32. Elles parlent vite, à des petits groupes, la main sur la fenêtre pour basculer dehors s'il le faut. Elles disent que l'*[apel]* a lieu à 3 h 30 du matin, après la distribution de café et de pain. Qu'il dure au moins deux heures, parfois plus. Elles disent qu'à *[ravensbruque]* on travaille, Ravensbrück est le nom du camp, et qu'elles sont *[ferfugbar]*, elles, disponibles, non affectées à une colonne, qu'elles se cachent pour échapper à toute corvée mais qu'à cause de l'oisiveté à chaque minute elles risquent leur vie. Elles disent qu'il ne faut pas être malade, les malades sont les premières victimes des *sélections*, qui conduisent à des *transports noirs* vers d'autres camps, dont ne reviennent que des robes numérotées. Aussi, éviter le *[revire]*, l'infirmerie, qui est un mouroir et vous désigne illico comme charge, plutôt que comme Stück exploitable chez Siemens ou au *[bétribe]*, l'atelier de couture. Au Revier on ne soigne pas. On est parfois empoisonné. On côtoie le typhus, la scarlatine, la coqueluche, la pneumonie. Éviter le Revier le plus longtemps possible. Mila entend. Le Revier c'est la mort. La grossesse, à terme, c'est le Revier donc c'est la mort.